

Faut-il être intelligent ?

OEDIPÉ au théâtre Hébertot. *Orion le Tueur* au théâtre Agnès Capri. On murmurait que l'*Œdipe* d'André Gide avait été joué au Caire et les journalistes en mal de serpents de mer répandirent même le bruit que l'auteur aurait lui-même tenu le rôle d'*Œdipe*. Un peu plus tard on crut savoir que, monté lui aussi du Caire à Paris l'*Œdipe* s'était donné discrètement deux fois dans une salle de la rive droite pour un auditoire d'amis. Grâce au théâtre Hébertot — dont l'affiche (avec *Caligula*, *Le Cocu Magnifique*, *Des Souris et des Hommes*) aura décidément été cette saison diablement riche — nous avons pu voir en pleine lumière cette pièce trop rarement présentée. Inutile de dire que l'interprétation, effectuée par une troupe de jeunes gens qui ont pris le nom redoutable de « Fâcheux », ne put s'aligner avec celle qu'on donna naguère (1932) un Pitoëff, par exemple, et n'eut pas d'ailleurs, cette prétention.

Dans le fourre-tout de la légende antique, Gide a tout naturellement, ici, avec une grande aisance, jeté ses préoccupations : *Œdipe*, c'est, en face d'un Tirésias prêtre et souteneur d'une religion qui demande l'humiliation de l'homme et d'un Créon confit en tradition, une volonté de confiance en soi. *Œdipe* est (ou se croit) sans passé, il ne veut s'appuyer que sur sa force et son intelligence personnelles. Comme chez Sophocle, il sera vaincu — en apparence seulement, je crois — sa curiosité (aiguësée encore par les machinations inspirées de Tirésias) le poussant à découvrir la vérité sur son origine. Mais c'est moins par honte ou remords que par bravade qu'il se crevera les yeux, cependant que l'ardeur ingrate de ses fils se hâte vers le pouvoir. *Œdipe* aurait-il raison dans son orgueil ? A-t-il tort de finir par le plier ? C'est possible, car cette œuvre, comme presque toutes celles de Gide, supporte plusieurs interprétations. Mais je penserais plutôt que ce n'est qu'à l'épilogue qu'il prend la voie juste (pour Gide) : en réalité, il ne se courbe pas alors sous le joug de l'aveugle Tirésias, il choisit au contraire, et non plus par bravade, mais par vérité, un autre « aveuglement » : arrachant son dernier orgueil et sa confiance en la raison, il donne sa main à la petite sœur pureté (c'est-à-dire ingénuité, abandon), ou plutôt à Antigone, sa sœur et sa fille, qui l'incarne, et qui sera désormais son guide.

Cette intellectualisation de la légende, en même temps que la modernisation des situations et du style, a pour conséquence de ne pas porter au plus haut point, sauf à quelques moments, la tension dramatique. Conséquence expressément voulue, on s'en doute, par l'auteur, et que marquera même à un esprit grossier le remplacement du lyrisme des chœurs par des effets d'ironie. Car — outre l'évident intérêt de la retranscription, où l'on retrouverait tout le gidisme — c'est cette dernière qualité, portée à un degré extraordinaire, qui donne à cet *Œdipe*, il ne faut pas dire son éclat, mais sa séduction et son charme voltairien. Nous n'avons pas ce que l'on appelle des person-

nages indispensables, œurs d'une grande œuvre dramatique. Mais ne sommes-nous pas aussi bien payés et par cent intelligents et agressifs symboles et par ces mille sarcasmes dont est tissée la pièce, si nombreux et divers qu'ils lui font une monture solide et légère ? Sauf peut-être à l'épilogue, nous sommes, aussi, rarement émus, rarement « pris aux tripes », mais notre esprit a son plein sac de traits délicats ou gros, toujours vifs et acérés, qui font regretter que la comédie n'ait pas eu plus souvent les faveurs de Gide et qu'il n'ait pas donné de compagnons, pour ainsi dire, à cette piquante miniature satirique qu'est *Le 13^e Arbre*, que les « Fâcheux » auront à cœur, j'espère, de nous redonner, après ce trop court exploit.

Bien qu'il soit assez indécent de grouper dans la même rubrique le sourire de Gide et celui que voudrait nous apprendre, avec *Orion le Tueur*, la compagnie Grenier-Hussenot, je me permettrai de le faire, car, quelle que soit leur différence de niveau, les deux œuvres ont au moins en commun de prendre la parodie comme un de leurs principaux ressorts. C'est le mélodrame qu'ont voulu railler Grenier et Fombeure, co-auteurs. Aussi ont-ils pris un sujet très simple, enfantin, apparemment à gros effets; fils de famille, Orion le Tueur s'est fait gangster, il enlève une fille noble dont il s'est épris. Après une vaste chasse, où les policiers se couvrent de ridicule, il est mis à la raison, et la fille rendue à celui auquel elle avait donné son cœur. Je disais cependant que les effets n'étaient gros qu'apparemment : en effet, ils sont indirects, puisqu'ils consistent non pas à nous émouvoir de ces situations classiques de mélo, mais à nous en insinuer le ridicule. L'intention des auteurs est-elle, malgré ces ricanements, de faire un spectacle « populaire » ? C'est bien probable. On peut se demander s'il y a intérêt, cependant, fût-ce pour en faire rire, à travailler sur un thème aussi pauvre, et si, d'autre part, l'usage indirect qui en est fait ne risquera pas de déconcerter un public populaire, amoureux avant tout du direct (au reste ce spectacle « populaire » ne débute-t-il pas dans le cadre délicat du théâtre Agnès-Capri ?) Cette réserve faite, il est juste de proclamer que nous n'avions pas vu depuis longtemps, chez une jeune troupe, un rythme, des décors et des costumes aussi impeccables, bref, une réalisation parfaite où s'épanouit l'école issue de Léon Chancerel et des comédiens routiers.

les Etou
13 août